

Shlomo Venezia, le témoin des chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau

Dans la nuit du 30 septembre dernier, Shlomo Venezia est mort à Rome, dans sa maison où il habitait depuis longtemps avec sa femme Marika.

Selon sa carte d'identité, il allait avoir quatre-vingt-neuf ans mais en réalité, il aurait pu en avoir mille, tant les souvenirs terribles de ce qu'il avait vu et souffert à Auschwitz l'accablaient. C'est comme un homme amputé et prisonnier à jamais d'une mémoire mortifère qu'il vécut jusqu'à la fin.

Shlomo Venezia n'était pas un ancien rescapé comme les autres, puisqu'il avait vu en face l'enfer de la mise à mort de masse des Juifs dans les chambres à gaz d'Auschwitz-Birkenau. Déporté à Auschwitz à l'âge de 21 ans avec sa famille, il y était resté pendant plus de 10 mois¹, affecté aux *Sonderkommandos* de Birkenau, les « équipes spéciales » de détenus juifs, contraints par les SS du camp à brûler les corps des victimes des chambres à gaz.

Un rescapé donc très particulier pour au moins deux raisons : il avait été un témoin visuel de l'assassinat de masse des Juifs à Auschwitz-Birkenau et il était l'un des rares à avoir survécu pour pouvoir le raconter, les membres du *Sonderkommando* échappant rarement à la mort, puisque les nazis les supprimaient régulièrement pour garder le secret sur leurs crimes.

C'est dans la « Jérusalem des Balkans », à Salonique, que la famille Venezia s'était installée dans l'entre-deux-guerres et c'est dans cette ville de Grèce que Salomone, dit Shlomo, naquit le 29 décembre 1923, deuxième d'une famille de cinq enfants, deux garçons et trois filles. D'origine et de nationalité italienne, les Venezia faisaient partie de la petite communauté juive italienne de Salonique qui comptait environ 300 personnes sur 60.000 Juifs grecs.

La situation de la famille, déjà difficile à la mort du père qui avait laissé ses cinq enfants et leur mère s'aggrava encore entre octobre 1940 et juin 1941. L'attaque de la Grèce par l'armée italienne de Mussolini et l'occupation allemande marquèrent une forte dégradation du statut de tous les Juifs grecs, y compris les Italiens, désormais accusés d'être des ennemis et soumis au travail forcé et à de nombreuses mesures de persécution. Lorsque les Allemands commencèrent à organiser les déportations des Juifs de Grèce vers Auschwitz-Birkenau², la communauté italienne, protégée par sa nationalité, fut épargnée, au moins dans un premier temps, par les rafles. L'armistice signé le 8 septembre 1943 entre l'Italie et les Alliés fit basculer la situation car

¹ Shlomo Venezia fut interné à Birkenau du 11 avril 1944 au 17 janvier 1945.

² Le premier convoi parti pour Auschwitz-Birkenau quitte Salonique le 20 mars 1943. Dix-huit autres convois suivront, jusqu'au dernier arrivé le 18 août 1943. Au total, quarante six mille personnes sont déportées de Salonique vers Auschwitz. Umberto Gentiloni, *L'Italie en Grèce, petite histoire d'un grand échec*, in « Sonderkommando. Dans l'enfer des chambres à gaz », Paris, Albin Michel, 2007, p. 255-256.

l'Allemagne nazie, désormais en guerre contre l'Italie, appliqua à tous les Juifs de Grèce la « Solution finale ». Néanmoins, protégés par leur consulat, les Juifs italiens eurent encore une dernière possibilité d'y échapper, mais face à l'option proposée d'être rapatriés en Sicile ou d'être évacués vers Athènes, ils choisirent tous de rester en Grèce, ce qui permit au piège de se refermer. La famille Venezia fut déportée fin mars 1944, Shlomo par un convoi³ regroupant deux mille cinq cents Juifs envoyés à Auschwitz-Birkenau où il arriva le 11 avril.

Séparé brutalement de sa mère et ses trois sœurs⁴, Shlomo fut incorporé avec son frère Maurice et ses deux cousins Dario et Yakob Gabbai dans l'équipe « spéciale » des prisonniers juifs chargés de vider les chambres à gaz, avec la tâche de couper les cheveux des femmes assassinées.

Enfermé avec son groupe sur le lieu même de la mise à mort de son peuple – les hommes du *Sonderkommando* étaient hébergés dans les crématoires qu'ils ne quittaient jamais – Shlomo assista impuissant, jusqu'à l'automne 1944, à l'assassinat méthodique et incessant d'une foule immense d'hommes, de femmes et d'enfants, dont la communauté juive de Hongrie. « Nous, on travaillait en deux tours, un de jour et un de nuit, mais le travail ne devait jamais s'arrêter. C'était une chaîne continue, ininterrompue. »⁵

La survie de Shlomo Venezia, qui aurait dû mourir comme tous les membres du *Sonderkommando* qui étaient régulièrement tués par les allemands, fut certainement le fruit du hasard mais aussi d'une incroyable accumulation de ruses et d'épisodes chanceux. Lors de l'évacuation du camp, le 17 janvier 1945, il profita de la confusion générale pour intégrer les groupes de prisonniers transférés vers d'autres camps pour finalement arriver en Autriche. Enfermé d'abord à Mauthausen, puis à Melk, il fut libéré à Ebensee le 6 mai 1945 par l'arrivée des Américains. Atteint de tuberculose, il séjourna les sept années suivantes dans les hôpitaux italiens.

En 1956, il rencontre Marika, qui devient son épouse. Grâce à elle et à leurs trois enfants, Alessandro, Mario et Alberto, il peut enfin recommencer à vivre, malgré les cauchemars d'Auschwitz et un poids qui lui écrase le cœur et l'empêche de respirer.

Recommencer à vivre signifia pour Shlomo le mutisme. Le silence sur l'enfer qu'il avait connu fut le seul moyen de protéger sa famille et qu'elle soit traumatisée par Auschwitz. Mais malgré cet effort pour ne pas raconter l'horreur des camps, les souvenirs des crématoires ont continué à le hanter et à empoisonner sa vie quotidienne.

³ Il s'agit du premier convoi au départ de la prison Haïdari d'Athènes pour Auschwitz-Birkenau.

⁴ La mère de Shlomo Venezia, Doudoun Angel, et ses deux petites soeurs, Marta et Marica furent gazées à l'arrivée à Birkenau.

⁵ *Sonderkommando*, op. cit., p. 110

« (...) je ne pouvais pas me comporter comme un père normal, qui aide ses enfants à faire leurs devoirs et joue avec eux en toute insouciance. »⁶

Shlomo eut la chance d'avoir Marika à ses côtés, femme menue mais dotée d'une grande force pour gérer un malaise dont elle ne connaissait ni le nom ni l'origine exacte. Si Shlomo se tut pendant 47 ans, enfermé dans sa prison de douleur, sa femme sut comprendre l'indicible et panser ses blessures, en construisant une famille d'amour autour de son mari qu'elle appelait Bruno.⁷

Mais tout l'amour du monde n'aurait pas pu guérir « la maladie des survivants », cette *tare intérieure* qui le rongait de l'intérieur, empêchant tout sentiment de joie.⁸

« Lorsque nous étions petits, nous savions que papa avait souffert, qu'il avait vu des choses effrayantes pendant la guerre, mais nous, on ne savait rien d'Auschwitz ni de son « travail » dans les chambres à gaz. Il y avait comme quelque chose de non-dit chez nous. On sentait qu'on devait être patients, maman nous disait de le laisser tranquille quand il avait des maux de tête terribles ou quand il criait dans son sommeil. Ce n'est qu'à l'âge adulte que nous avons découvert l'enfer d'où notre père était revenu.»⁹

Ce fut seulement en 1992, à l'époque d'une vague d'antisémitisme à Rome et dans toute l'Italie, que Shlomo ressentit l'urgence de témoigner et le besoin de retourner « là-bas », à Auschwitz, pour la première fois après sa libération. Ce retour sur le lieu de l'enfer et la responsabilité d'y accompagner un groupe scolaire en visite, permirent à Shlomo d'écrire un nouveau chapitre dans sa vie. En acceptant de devenir un témoin du génocide et de raconter Auschwitz face à des groupes de plus en plus nombreux, de scolaires et d'adultes, Shlomo n'était plus seulement une victime emprisonnée dans son silence et dans ses cauchemars d'horreur et de mort. Car le statut de témoin est certes douloureux, mais témoigner « ranime une souffrance lancinante qui ne me quitte jamais. »¹⁰. Cela contribua à lui redonner le sentiment d'avoir un rôle positif à jouer dans la communauté des vivants et mettre son expérience vécue au service de la transmission de la connaissance du crime commis. La maîtrise de la parole¹¹ et l'effort de remettre de l'ordre dans le chaos d'une narration impossible afin de la rendre compréhensible devinrent un

⁶ *Sonderkommando*, op. cit., p.211

⁷ Après la libération, pendant ses longs séjours dans les hôpitaux italiens, Shlomo avait perdu la voix. Il devint complètement déprimé et affaibli. Probablement à cause de son teint hâlé, les infirmières commencèrent à l'appeler Bruno, le brun. Ce prénom lui resta pendant longtemps et lui permit aussi de se protéger des mauvais souvenirs.

⁸ C'est ainsi que Shlomo Venezia décrit son état dans son témoignage *Sonderkommando*, op. cit., p. 210

⁹ Entretien de Laura Fontana avec Mario, Alberto et Alessandro, Rome, octobre 2012.

¹⁰ *Sonderkommando*, op. cit., p. 210

¹¹ Anny Dayan Rosenman, *Les Alphabets de la Shoah. Survivre. Témoigner. Écrire*. Paris, CNRS Editions, p. 15

outil de reconstruction et une nouvelle raison de vivre. Cette transformation impliqua aussi de retrouver son prénom¹² et se réapproprier de son identité juive.

Le témoignage de Shlomo Venezia, dans lequel il nous offre une description minutieuse des rouages sophistiqués de la fabrication industrielle des cadavres, était quelque chose d'inacceptable sur le plan rationnel qui laissait l'auditeur pétrifié d'horreur et muet, tellement les images évoquées de la mise à mort de masse apparaissent atroces et incroyables.

Il décrivait calmement, presque doucement, mais avec une précision insupportable le « travail » de destruction des corps des victimes auquel il fut contraint et les scènes auxquelles il dut assister. Malgré ses efforts pour contenir la violence de ses récits et ne pas écraser l'auditeur, surtout le public scolaire, par une dose excessive de détails, Shlomo était porteur d'une narration de l'horreur absolue car il ne parlait pas, il ne pouvait pas parler, à la différence de la plupart des rescapés d'Auschwitz, de la survie dans le camp de concentration de Birkenau, la faim, le froid, la peur, la violence. Shlomo devait évoquer la mort et précisément « l'expérience de la mort, dans le sens exprimé par Jorge Semprun : « Car la mort n'est pas une chose que nous aurions frôlée, côtoyée, dont nous aurions réchappé, comme d'un accident dont on serait sorti indemne. Nous l'avons vécue... ». ¹³ Et vécue c'est peu dire pour un homme obligé de couper les cheveux des femmes assassinées dans les chambres à gaz, de voir la mise à mort de milliers d'enfants innocents et de s'occuper des cadavres des victimes.

Malgré des années de recherche et de travail sur l'histoire de la Shoah et la lecture de nombreux essais et témoignages sur le génocide, écouter Shlomo m'était personnellement insupportable. Car je l'ai aimé dès notre première rencontre à Auschwitz-Birkenau¹⁴ et l'aimer impliquait un besoin impérieux de le protéger de cette horreur. Ce qui m'était insupportable, c'était de ressentir, imprimée dans sa chair, sa lutte intérieure à la recherche d'un équilibre précaire entre le désir de dire, de faire partager un peu de sa souffrance, que l'on ne mette pas en doute sa parole, et le désir de se taire, d'épargner l'auditoire mais aussi de ne pas être exposé au jugement d'autrui sur un passé obscène et dérangeant.

Rien ne pouvait le blesser plus que cette question obsédante qui envahissait tout auditeur et qui l'amenait à demander : « Mais comment avez-vous pu faire cela ? », question d'une violence inouïe qui évoquait une sorte de collaboration de ces prisonniers dans le processus de mise à

¹² C'est en témoignant en public que Shlomo, qui pendant des années se fit appeler Bruno même par ses proches, se réappropria son prénom de naissance Shlomo.

¹³ Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p.99-100

¹⁴ Ma première rencontre avec Shlomo Venezia eut lieu en avril 2000, lorsque j'accompagnais un groupe de 50 enseignants italiens dans un voyage d'étude en Pologne. Shlomo Venezia nous avait guidés pendant la visite à Birkenau. Depuis cette première rencontre, un lien très fort d'affection et d'amitié s'est noué entre nous et a lié nos familles.

mort¹⁵ et qui sous-entendait une autre encore plus obscène : « Mais comment avez-vous pu survivre à ce « travail » ? Et Shlomo répondait calmement, sans jamais s'emporter, que les hommes du *Sonderkommandos* n'étaient plus vivants, qu'ils étaient devenus des automates capables de répéter un geste après l'autre mais sans vie et avec le désir d'en finir aussi rapidement que les victimes des crématoires.

Et comment ne pas être sensible à sa façon très particulière de raconter ? Un récit bouleversant qui commençait toujours par sa déportation et qui était centré sur l'expérience horrible du *Sonderkommando*. Un récit dans lequel *l'avant* et *l'après* Birkenau étaient niés, impossibles à dire, presque inutiles face à tant d'horreur. Si dans son témoignage écrit, publié en 2007 et aujourd'hui traduit en vingt deux langues, il y a bien une narration antérieure et une narration postérieure à Auschwitz, c'est seulement parce que Shlomo est invité à répondre aux questions posées par Béatrice Prasquier, l'auteure du livre.

Mais dans tous ses témoignages oraux, Shlomo se présentait toujours comme le survivant des chambres à gaz, emprisonné malgré lui dans cette mémoire mortifère qui a effacé tout le reste, jusqu'au moindre souvenir d'un *avant* ou d'un *après* Auschwitz *normal*, presque banal dans son quotidien.

La douleur de son témoignage passait par le silence plus que par les mots qu'il choisissait de dire. Le silence de ne pas dire qu'il avait pleuré, ne pas dire qu'il avait eu très peur, ne pas dire qu'il aurait voulu cent fois, mille fois se suicider, ne pas dire le prénom de sa maman, de ses petites sœurs, car les prénoms représentent l'humanité profonde d'un être et que, pour dire la destruction de l'être dans toute sa violence, il faut effacer tout élément d'humanité. Taire les prénoms de ses proches exprimait l'impossibilité d'arriver à dire la douleur de la séparation et de l'absence.

C'était comme si Shlomo pouvait raconter un morceau de cette expérience indicible seulement au prix d'une narration froide, chronologique, presque plate, pauvre d'adjectifs et de détails macabres mais précise jusqu'à l'obsession (~~pour~~ le nombre de victimes, les dimensions du crématoire, la distance entre le crématoire et les barbelés...) dans un souci de vérité et de justice.

Je ne l'ai vu qu'une seule fois avec les larmes aux yeux. Ce fut à Birkenau (nous avons fait plusieurs voyages ensemble) lorsqu'il se rappela, presque soudainement dans le cours de son récit, un geste de pitié et de solidarité d'un autre prisonnier. Un souvenir d'humanité impossible et terrible, car capable, à lui seul, de conférer à tout le reste, la négation totale de l'humanité, une signification du mal absolu.

¹⁵ « D'autres pensaient que nous avions une part de responsabilité dans ce qui se passait dans le Crématoire. Mais c'est totalement faux : seuls les Allemands tuaient. Nous étions contraints, alors que les collaborateurs en général sont volontaires. Il est important d'écrire que nous n'avions pas le choix. Ceux qui refusaient étaient tout de suite tués d'une balle dans la nuque . » *Sonderkommando*, op. cit., p. 145

Sa douleur après le récit des mois passés à vider les chambres à gaz, s'exprimait aussi par son besoin de solitude après un témoignage, par exemple après chaque visite des ruines des crématoires, il voulait toujours remonter seul le long chemin reliant l'immense fosse du Bunker II au portail d'entrée de Birkenau, comme s'il lui fallait du temps pour réconcilier le Shlomo prisonnier dans le *Sonderkommando*, contraint à accomplir des gestes terribles, et le Shlomo-témoin appartenant à la vie normale.

« Tout me ramène au camp. Quoi que je fasse, quoi que je voie, mon esprit revient toujours au même endroit. C'est comme si le « travail » que j'avais dû faire là-bas n'était jamais vraiment sorti de ma tête... On ne sort jamais vraiment du Crématoire.»¹⁶

Ainsi s'achève le témoignage de Shlomo Venezia, prisonnier pendant toute sa vie d'une mémoire empoisonnée et sans apaisement comme la plupart des rescapés, une mémoire qui lui a interdit toute consolation, malgré l'amour immense de Marika, de ses enfants et de tous ceux qui l'ont aimé.

Habité par un désespoir inconsolable, mais aussi doué d'un immense sens de l'ironie qui le faisait dédramatiser toute situation publique et vivre avec un détachement absolu même ses rencontres avec les hommes les plus puissants de la planète, Shlomo Venezia s'est engagé pendant plus de trente ans dans un combat lucide et passionné contre ceux que Pierre-Vidal Naquet appelait « les assassins de la mémoire »¹⁷, à savoir la lutte contre la négation, la dénégation et le mensonge.

Pressentant sa disparition et presque au bout de ses forces après un nombre immense de témoignages publics et de voyages scolaires à Auschwitz, il termina son allocution à l'Unesco, le 26 janvier 2011 de la façon suivante :

« Nous, les rescapés des camps, nous ne serons pas toujours avec vous. Je m'adresse donc à vous qui représentez des institutions importantes pour le futur du monde, à vous qui avez en charge l'éducation des jeunes générations, car il est essentiel que vous preniez le relais de nos témoignages pour lutter contre l'oubli, pour empêcher qu'on tourne la page sur Auschwitz, pour lutter contre les négationnistes et défendre la vérité historique.

C'est notre devoir, à nous, les rescapés, au nom de nos proches disparus, de vous mettre en garde et de vous demander de faire tout votre possible pour préserver le monde de telles horreurs. »

¹⁶ *Sonderkommando*, op. cit., p. 212

¹⁷ Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*, Paris, La Découverte, 1987

Tenir cet engagement est un défi mais nous ne pouvons pas baisser les bras. Notre devoir à nous, ce n'est pas tellement de devenir tous « des passeurs de mémoire » comme on aime dire, mais plutôt de faire germer cette mémoire, la transformer en connaissance et en interrogation politique. Car ce qui nous hante ce n'est pas tellement Auschwitz qui appartient au passé, mais c'est l'image inquiétante d'un présent qui trop souvent fait résonner les cordes de la haine, du mépris et de la violence.

Laura Fontana, Responsable du Projet *Éducation à la Mémoire* pour la Ville de Rimini et Correspondante pour l'Italie du Mémorial de la Shoah.